

«Ce n'était qu'un début...». Mémoires d'une jeune lycéenne peu rangée à Paris, en Mai 1968

Paula Mendes Coelho

Universidade Aberta – Lisboa

mpaula@univ-ab.pt

1968 : J'étais la seule élève portugaise du Lycée Lamartine, lycée *de jeunes filles*, situé au 121 de la Rue du Faubourg Poissonnière, tout près de la rue Lafayette, dans le 9ème arrondissement de Paris¹.

Problème primordial pour celles qui ne se contentaient pas d'être simplement de bonnes élèves: la discipline. Si elle n'était pas militaire, elle était néanmoins assez rigide. Autorité incontestée du Professeur, crainte surtout d'être appelée chez *Madameladirectricetoutauboutduténébreuxcouloir* pour un délit grave, c'est-à-dire : avoir transgressé les interdictions découlant des règles de «la bonne tenue». Traduction : une jupe un peu au-dessus du genou ; un soupçon de «mascara» sur les cils ; oser porter un pantalon...les *jeans* étant pure science-fiction. Grande était la frustration pour qui rêvait, en feuilletant les pages de *M^{elle} Âge Tendre*, d'imiter la brindille aux longs cils noirs et mini-jupe dénommée Twiggy...

Mais faisons un saut en arrière, à Paris, dans les années 30 et écoutons ce que nous raconte une certaine «jeune fille», née il y a un siècle:

Il y avait un mot qui revenait souvent dans la bouche des adultes: c'est *inconvenant* [...]. Certains détails vestimentaires, certaines attitudes étaient aussi répréhensibles qu'une indiscrete exhibition. Ces *interdits* visaient particulièrement l'espèce féminine ; une dame «*comme il faut*» ne devait ni se décolleter abondamment, ni porter des jupes courtes, ni teindre ses cheveux, ni les couper, ni se maquiller, ni se vautrer sur un divan [...] (Beauvoir, 1958: 108. C'est moi qui souligne).

¹ J'ai vécu à Paris, entre avril 62 et avril 74, un exil politique avec mes parents et un frère plus jeune.

À l'exception de la coupe de cheveux, les interdits dont on souffrait étaient très semblables. C'est ainsi que ce qui unissait certaines élèves du Lycée Lamartine ce fut en premier lieu la contestation d'un Règlement totalement obsolète, lequel nous imposait, effectivement, le ridicule de cette «convenance», vestimentaire surtout.²

Adolescence oblige... bien évidemment qu'une certaine contestation de l'autorité du Professeur se faisait sentir, précisément dans les stratagèmes utilisés pour «sécher» un cours, mais également pour exiger une explication plus satisfaisante d'un poème de Baudelaire, «oublié» par la prof de français, mais que nous nous chargions de lui rappeler ...ou demander qu'on nous parle de la guerre du Viêt-Nam.

Bien timidement je suggérais la censure de Salazar. Qui ça ?! Salazar, oui pas Franco, Salazar... ou alors une guerre «d'outre-mer», non plus celle d'Algérie, mais celle dont on parlait à la maison, m'efforçant de souligner tant que je pouvais la différence entre deux langues, deux pays, que pas mal de mes collègues continuaient à confondre en un seul...

Cette autorité que l'on commençait à contester à l'intérieur du lycée, était bien évidemment sentie comme le prolongement de l'autorité exercée par nos Parents. Par notre Père, pour être précise. Mes complices les plus proches aux noms Bellaïche, Benichou, Benbaruck...souffraient du même mal. La place réservée par la culture judéo-chrétienne au féminin, nous brimait dans toute sa splendeur, mais finissait par nous unir davantage, nous, qu'une situation d'exil récent rapprochait déjà depuis quelque temps...

C'est ainsi que, tout comme Simone de Beauvoir, trente ans auparavant, nous reprenions à notre tour de façon bien moins littéraire et radicale, l'imprécation de Ménalque : «Famille je vous hais! foyers clos, portes refermées» (p. 254). Si nous n'étions pas assurées, qu'en nous ennuyant à la maison nous servions une cause sacrée, du moins nous trouvions, je trouvais, dans certaines lectures des échos d'une solidarité toute libertaire...

Dans ses *Mémoires*, la narratrice, à propos de la révolte des écrivains qu'elle lit (Gide, dans ce cas, ou encore Valéry, ou Claudel) affirme : «Bourgeois comme moi, ils se sentaient comme moi mal à l'aise dans leur peau. La guerre avait ruiné leur sécurité sans les arracher à

² Dans le lycée, contrairement aux collègues, nous n'étions pas obligées de porter de blouse.

leur classe : ils se révoltaient *mais uniquement contre leurs parents, contre la famille et la tradition*» (Beauvoir , 1958: 254-255).

En fait, nous sentions surtout un vague mais constant mal-être ... Tout comme Beauvoir : «La monotonie quotidienne continuait à m'(me/nous) accabler». On commençait alors à comprendre la véritable signification de l'écho que certains vers de Baudelaire, de Rimbaud surtout, avaient trouvé en nous...pourquoi ils avaient détrôné vite fait la trop sage langueur verlainienne... plus proches du «I can't get no ...» crié par nous à tue-tête que des «sanglots longs» de tous les violons de l'automne...

Dans nos esprits revenait souvent l'équivalent de ces mêmes questions recopiées par moi à maints endroits:

« -Qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce que je peux ? Rien et rien» (*ibidem*: 345).

Effectivement, que voulions-nous, que pouvions-nous ??? Rien et Rien!!!

«Oh ! réveils mortels [...] tout épuisé déjà et si vite, l'affreux *ennui*. Ça ne peut pas durer !»

Et pourtant, on voulait vivre !

Ce qui nous rapprochait ? L'ennui spleenétique que nous éprouvions et qui se traduisait par le fait que nous commencions à «traîner» dans les cafés aux alentours du lycée, où tout en buvant un diabolo-menthe, l'on écoutait dans les *juke-box* la musique des Stones et non pas celles des Beatles, des Who («My generation») plutôt que des Beach Boys.... Car nous étions «fortes» en anglais, et comprenions parfaitement les paroles qui tous les mois sautaient des pages de *Salut les Copains*... Aline et Capri, c'était vraiment fini pour nous...en français seul Dutronc était encore capable de donner un sens à nos réveils parisiens.

C'était surtout au premier étage du Saint-Claude, tout proche du Métro, que l'on parlait des livres que nous lisions et échangeions entre nous, des films que nous courions voir après les cours au Champollion, ou au Saint-André des Arts...On descendait à pied jusqu'aux grands boulevards, en chemin on s'arrêtait à la boulangerie polonaise pour manger un petit pain au pavot, ou bien à la Boule de Neige pour une limonade...

Les livres, je les soulignais, des passages entiers de ces *Mémoires*, bien sûr, mais aussi de *Nadja*, de *L'Amour fou*...

Des vers, des bribes de phrases, entendues dans la bouche de la prof. de philo, de français surtout (je n'oublierai jamais M^{elle} Forneri qui passait du voyage d'Ulysse, à une exposition de Calder, pour ensuite passer à *l'Étranger* qui quant à elle compléterait la *Nausée*...) que j'enregistrais dans des petits carnets, précieux petits calepins où je peux encore lire pêle-mêle : «Familles je vous hais...» ; «Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit» ; «L'ennui, fruit de la morne incuriosité/prend les proportions de l'éternité» ; «l'Espoir, l'Angoisse atroce et despotique/Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir» ; «le beau est ce qui désespère» ; « *divertere*....sortir du droit chemin...» ; «Quoi l'éternité. C'est la mer allée avec le soleil !» ; «La beauté sera convulsive ou ne sera pas»etc....etc....

Il y a eu cependant un livre au titre étrange publié trois années auparavant, dont on nous avait parlé, *Les Choses*, d'un écrivain également étrange, Georges Perec et qui m'a alors interpellée... Je l'ai revisité il y a peu de temps pour comprendre pourquoi lui, alors que c'étaient les poètes, ceux qui nous parlent d'abord à l'âme qui m'avaient toujours intéressée...La première partie nous décline au conditionnel, l'idéal de vie d'un jeune couple d'étudiants universitaires, issus des classes moyennes, dominé par le confort, et même par une certaine idée de luxe.

Le texte commence par la description de l'appartement de leurs rêves: «L'œil, d'abord, glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit». Ce qui surprend, au-delà de la description dans les plus infimes détails de l'intérieur (meubles, bibelots, moquettes, doubles rideaux : localisation, matières, couleurs..), c'est la forte présence des livres, une véritable isotopie qui rassemblerait lecture et écriture. C'est ainsi que dans la salle de séjour:

à gauche, dans une sorte d'alcôve, un gros divan de cuir noir fatigué serait flanqué de deux bibliothèques en merisier pâle où des livres s'entasseraient pêle-mêle. [...] un secrétaire à rideau encombré e papiers, de plumiers [...] un agenda de cuir, un bloc-notes (Perec, 1965: 9-10).

Dans la chambre, «deux étagères étroites et hautes contiendraient quelques livres, inlassablement repris, des albums [...] des journaux pliés, quelques revues». Dans le bureau, «les murs, de haut en bas, seraient tapissés de livres et de revues [...] des crayons, des trombones, des agrafes ...». Le long du mur «une table étroite déborderait de livres» ; il y aurait une machine à écrire... (*idem*: 11-13).

La lumière qui «viendrait d'une vieille lampe de bureau», est très symboliquement associée au savoir, à la connaissance. Toutefois le conditionnel inexorable est toujours là. En somme «la vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle [...] Ce serait le début d'une longue journée de mai» (*idem*: 15).

Prémonition bien ironique de Perec ...Car comme il disait, il y avait entre les choses du monde moderne et le bonheur un rapport obligé.

Et c'est ainsi que la réalité va se révéler bien différente pour le jeune couple de psychosociologues. Leur appartement finalement s'avère mesurer à peine 35 mètres carrés, métonymie de toute leur existence. Le bonheur leur reste inaccessible. Sous le poids des sollicitudes extérieures (dans ces premières années de la société de consommation) et sans avoir les moyens économiques suffisants pour y répondre, il finira par vivre la frustration d'une vie médiocre, sans idéal :

Ils voulaient jouir de la vie, mais, partout autour d'eux, la jouissance se confondait avec la propriété. Ils voulaient rester disponibles, et presque innocents, mais les années s'écoulaient quand même, et ne leur apportaient rien (*idem*: 73).

Quant aux livres, ils disparurent sous le poids des autres objets et bibelots. Ils ont eu le même sort, sont «réifiés» : «Ils pouvaient certes parler d'un livre récemment paru, d'un metteur en scène, de la guerre, ou des autres, mais il leur semblait parfois que leurs seules vraies conversations concernaient l'argent, le confort, le bonheur» (*idem*:77).

Insoluble contradiction. S'il leur arrivait d'avoir quelques moments de lucidité («Tout cela leur semblait parfois désespérément vide»), ce n'était que chose passagère. Les «choses» sont plus fortes qu'eux. Le bonheur que le couple poursuivait était en fait lié aux objets que

l'on acquiert et il se trouve que dans cette société-là «choses promises ne sont pas choses dues».

Ainsi ce couple devient le symbole de toute une génération qui va succomber au poids des «choses», qui finira par la vampiriser.

Evidemment nous ne pouvons manquer de mettre en rapport ces «Choses» avec la critique qu'a faite plus tard Guy Debord dans sa *Société du Spectacle*³ (1967), ou avec le *Système des Objets* de Jean Baudrillard (1968), ou encore *L'Homme Unidimensionnel* d'Herbert Marcuse, où ce dernier constate précisément la disparition d'une classe capable de se révolter contre cet *état de choses*, c'est-à-dire contre la société de consommation qui allait de plus en plus aliéner l'individu et le transformer en chose-objet.

Et le malaise, ou le «dé-confort» qui ironiquement parcourait tout le roman, mais auquel je m'identifiais seulement d'une manière rationnelle, je l'ai retrouvé dans un film, parlant cette fois-ci à l'âme et aux sentiments. Un film lui aussi de 1965. Je veux parler de *Pierrot le Fou*⁴.

Un autre couple : il ne s'agit plus d'étudiants, plutôt de jeunes bourgeois, bien installés dans la société de consommation, à laquelle le couple de Perec aspirait. Mais c'est précisément pour cela que les personnages de Ferdinand et Marianne bien plus complexes que les premiers, sont davantage prisonniers de la solitude et d'un avenir sans étincelle. Le malaise, l'ennui, l'absence d'idéal sont ici rendus par la déconstruction d'une narration discontinue, par la juxtaposition de registres utilisés qui vont de la littérature à la peinture, à la musique, à la bande dessinée : légendes, sous-titres et longs travellings poétiques...

La critique implacable du discours de la publicité, ainsi que la réponse à l'impasse de cette société de consommation, à travers les aventures surréalistes des personnages,

³ Cf. également le manifeste des situationnistes *De la misère en milieu étudiant* (Collectif, 1966). Brochure de 32 p. satire de la vie étudiante. Le sous-titre souvent oublié vaut la peine d'être rappelé : *Considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*.

⁴ Film de Jean-Luc Godard, avec Jean-Paul Belmondo et Ana Karina (production franco-italienne), réalisé en 1965 (curieusement la même année de la publication de *Les Choses* de Georges Perec). Selon certains critiques il résumerait à lui seul toute la «Nouvelle Vague».

l'irrévérence libertaire surtout et le registre mélancoliquement poétique me l'a rendu inoubliable.

Sur mes carnets je retrouve écrite et réécrite la question/réponse troublante et inquiétante, déclinée dans tous les registres de l'indifférence au désespoir par Ana Karina, pendant qu'elle marche le long d'une plage déserte⁵ :

«Mais qu'est-ce que je peux faire, je ne sais pas quoi faire !!??»

«Mais qu'est-ce que je peux faire, je ne sais pas quoi faire !!??»

«Mais qu'est-ce que je peux faire, je ne sais pas quoi faire !!??»

Et quant à Ferdinand, ou plutôt Pierrot, trop maladroit, tout rêve lunaire ou non lui est interdit.

Seul un acte final, d'une absurde lucidité inconsciente pourra mettre fin à son mal de vivre, à son «intranquillité». Pierrot entouré de dynamite se faisant exploser, et se repentant à la dernière seconde - Et merde !!!! - quand il est déjà trop tard...

Cet «Eh merde !» a été le sujet d'énormes discussions dans mon petit groupe.

Et je crois, ou alors je veux très romantiquement le croire, qu'il aura contribué en grande partie à notre passage à l'acte !



Quelques fragments de l'expérience «politique» d'une lycéenne :

N'étant pas historienne ou sociologue, je pourrai seulement évoquer ici quelques souvenirs (et pas encore mon «vécu» des événements, qui demande plus de temps, un petit «travail de

⁵ Cela pourrait tout aussi bien être une ligne de chemin de fer, un désert «rouge»...C'est possible, je n'ai pas voulu revoir le film...

mémoire» que je remets à plus tard...) alors que j'étais élève, assez politisée de ce lycée de «jeunes filles».

1967 : à la suite des Comités Viêt-Nam (qui apparaissent en décembre, contre cette guerre) sont créés les CAL (Comités d'Action Lycéens). Cela correspond au début du recrutement de jeunes lycéens dans le but de constituer un réseau qui alimenterait plus tard les universités. Derrière ces comités, il y avait les Jeunesses Communistes Révolutionnaires (JCR), trotskistes...

Pour moi, comme pour une collègue dont le père avait fui les purges stalinienne, c'était là une occasion inespérée, pour des raisons différentes, mais semblables, de passer à autre chose. J'en profitais évidemment pour affronter l'autorité paternelle, fortement «révisionniste», ce qui n'était pas la moindre de mes motivations...

Recrutées par les membres les plus actifs du CAL des classes terminales, dans mon cas par Joëlle H., nous assistions, en observateurs, à des réunions chez l'une, chez un autre... Réunions clandestines. On y écoutait les «grands», surtout au masculin, parler de révolution, de lutte de classes, de la terreur stalinienne : Sylvain, Serge, François, Maurice... Du groupe de Lamartine seule Joëlle H. avait un discours à la hauteur, capable de rivaliser avec celui les garçons. Un de ceux qui se faisait remarquer par sa solidité théorique, par sa détermination et son sérieux était Michel Recanati⁶.

Ma première confrontation, hormis la grande contradiction vite décelée dans le militantisme gauchiste (discours extrêmement autoritaire, rigidité de positions, dialogue peu encouragé, discrimination sexuelle...) : une certaine méfiance quant à ma sincérité, de la part de certaines «grandes» : je n'avais pas encore remplacé la jupe par le *jeans*, uniforme absolument indispensable, et je faisais attention à mon image. Traduction : je m'habillais devant un miroir, je combinais les couleurs, je portais un «shetland» et un foulard indien autour du cou, je ne portais pas de «Clarcks» aux pieds, indispensables pour courir...

⁶ Militant trotskiste des plus actifs : CAL-JCR.

Il est vrai que j'étais surtout attirée par des idées moins contraignantes, par celles par exemple d'un collègue de Jacques Decour, Dominique L., très fort en philo, qui s'habillait en costume et nœud papillon, se disait anarchiste et était réellement un ami de Léo Ferré...

Avant mai : à la suite des événements du 22 mars, début des discussions à l'intérieur même des salles de classe, avec les professeurs qui avaient toujours montré une ouverture, toujours les mêmes. Réactions plus hostiles de la part des autres par rapport à celles d'entre nous qui s'exposaient davantage. Mais pas de représailles.

8 mai 1968 : journée absolument mémorable pour nous. Dans les ateliers où étaient reproduits d'habitude les exercices, les journaux de classe, au stencil, avec des ronéos... on a passé des heures à faire des tracts pour appeler à la manifestation du 10 et puis du 13 mai. Pour appeler à la grève dans le lycée. Contre un enseignement bourgeois, borgne et élitiste, pour être solidaire avec les étudiants de Nanterre et d'autres universités déjà en grève...

Les jours suivants au lycée, des discussions partout : dans la cour, dans les couloirs. Certains profs refusent de faire cours, les autres, toujours les mêmes, acceptaient volontiers de parler, nous aidant à voir plus clair dans la confusion «pré-idéologique», mais gauchiste, où nous nous trouvions.

Mobilisation, lycée en grève. Des AG (Assemblées Générales) tous les jours où l'on discute les actions que l'on pourrait mener, dans et à l'extérieur du lycée. Ceci en articulation avec deux lycées de «garçons» où les CAL sont particulièrement actifs et efficaces : Condorcet mais surtout Jacques Decour.

Scène rocambolesque : le CAL Lamartine ayant mis des banderoles «Lamartine en Grève» à l'entrée du lycée, le service d'ordre bien sûr féminin, a subi une attaque peu musclée, mais pleine de matraques venue d'«Occident», de la part d'un groupe, habillé de longs imperméables verts venant du collège de l'autre côté de la rue : le très privé et très catholique Collège Rocroi.

Coups de fil, appels à l'aide... Les renforts arrivent de Jacques Decour, descendant la rue en filières, les têtes protégées par des casques de motard... Délivrées !...

13 mai : la plus grande grève générale que la France ait connue : un million de personnes dans la rue. Gigantesque manifestation dont je garde des photos. La Place Denfert-Rochereau⁷, l'imposant et triomphant Lion de Belfort, sur lequel je reconnais encore à côté de Geismar, Sauvageot et Cohn Bendit, des «camarades» de Jacques Decour : Maurice N. ; Maurice R. Toutefois, je le remarque maintenant, pas une seule fille.

Le reste de l'histoire de Mai est bien connue... déception généralisée après quelques semaines d'une utopique révolte.

Fin de la grève générale, après les négociations avec les syndicats traditionnels. Fin des interminables discussions dans les rues et boulevards, fin de la liberté sentie en faisant du stop dans Paris, en toute sécurité ... Il restait néanmoins le sentiment ou même la conviction que la parole s'était libérée, à la maison, au lycée, dans les facs. Les discussions débouchant très souvent sur la condition féminine, c'est le discours sur le féminin (très loin cependant de la pratique), qui s'est radicalement transformé. L'aspect essentiel de la révolte de mai, ce qui en sort surtout, c'est la critique implacable de la vie quotidienne d'alors.

Quant au lycée on a pu voir quelques résultats pratiques.... Obtention de la révision du Règlement dans le sens voulu, une adaptation à la nouvelle réalité. Nos ardeurs révolutionnaires sont canalisées dans le foyer, surtout dans le ciné club. Je me souviens des premiers films que l'on a passés pendant les jours de grève : *Nuit et Brouillard* de Resnais et *Antonio das Mortes* du brésilien Glauber Rocha.

Dans les années qui suivirent, les vagues contestataires continuèrent, les murs du foyer étant devenus le champ de bataille de tous les dazibaos imaginables. Un journal au titre bien suggestif *Le pavé dans le lac...* a même obtenu une certaine audience. La mixité deviendra une réalité.

⁷ «De mon balcon, au 5^{ème} étage, je dominais les platanes de la rue Denfert-Rochereau et le Lion de Belfort». *La force de l'Âge*, de Beauvoir (1960). Littérature et révolution aidant, à Paris, les endroits ont continué de se mythifier...

Toutefois, j'ai appris plus tard par une amie que les années quatre-vingt ont vu la fin du foyer, la fin de la troupe théâtrale, la fin du journal (vengeance du poète...). «Le lycée demeure résolument élitiste»⁸.

Quarante ans après Mai, j'ai vu à l'IFP de Lisbonne, dans un film de Romain Goupil⁹ des images de cette période montrant Jacques Decour, Condorcet..., les AGs, les rues, mais dont le fil conducteur est surtout le parcours de Michel Recanati, dont le suicide en 1978 m'avait été reporté par des amis de Paris.

Triste fin pour qui a rêvé de pouvoir contrôler et mener un mouvement qui, au début, était surtout une explosion spontanée ou presque contre l'autorité et contre la médiocrité de la vie quotidienne...

Quarante ans après les «choses» ont définitivement submergé l'idéal, mais surtout les valeurs qui lui donnaient corps...

Il est vrai que ce n'était qu'un début...La plage recommencerait à apparaître, ailleurs, sous d'autres pavés...

Ceux de la rue Saint-Jacques et du Boulevard Saint-Michel, m'a-t-on dit, peut-être pour me reconforter, venaient d'un pays du sud appelé le Portugal.

Six ans plus tard, un jour d'avril, des œillets rouges devaient joncher ceux, en noir et blanc, des rues de Lisbonne.

Références bibliographiques :

BEAUVOIR, Simone de (1958). *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris: Gallimard.

PEREC, Georges (1965). *Les Choses*. Paris: Julliard (Collection dirigée par Maurice Nadeau).

⁸ in *Le Journal d'Alphonse*, n° 2, Mai 1993. (Journal de l'Association des parents d'élèves de Lamartine, au titre lui aussi bien significatif... On se rapproche du poète par le prénom, mais aucune poésie n'en ressortira...)

⁹ *Mourir à trente ans*, Romain Goupil (1982). Projection le 9 mai 2008 à l'IFP de Lisbonne en présence de son réalisateur. Je regrette seulement ne pas avoir vu une seule intervention de Joëlle H. Peut-être l'ai-je mal vu, peut-être devrais-je le revoir?